

et les nouveaux venus sont salués par les cris de joie des émigrants déjà réunis ici. Tous ont l'air d'aller à une fête. Cette foule ne manque de rien : il s'y trouve une grande quantité d'hommes aisés, versés dans l'agriculture. En regardant défiler un convoi, nous avons remarqué dans l'un des chariots une jeune femme charmante qui y faisait tranquillement des ouvrages d'aiguille, comme si elle eût été dans son salon à Boston. Le chariot était garni d'un tapis ; il y avait des sièges commodes, un bureau avec une glace ; c'était un vrai boudoir portatif. Chaque chariot est traîné par six à huit bœufs de grande taille. Les conducteurs ressemblent à des géants ; ce sont des hommes de six pieds, membrés en proportion de cette hauteur. Le nombre des émigrants déjà rassemblés est de deux à trois mille.

Puisque c'est un parti pris parmi les pionniers des États-Unis d'envahir le territoire de l'Orégon, en dépit des négociations, afin de pouvoir répondre aux Anglais que possession vaut titre, un entrepreneur, M. Whitney, a conçu un projet qui y verserait des flots de population, mais dont la dépense serait un peu forte. Il propose de construire un chemin de fer depuis le lac Michigan, qui est aujourd'hui d'un accès facile, à partir de New-York ou de Boston, jusqu'à l'embouchure de la rivière Columbin, qui baigne le territoire de l'Orégon. La distance est de 3,500 kilomètres. La dépense est estimée à 50 millions de dollars (270 millions de fr.), somme bien modérée, car on aurait à traverser la haute chaîne des Montagnes-Rocheuses, qui égale les Alpes. Mais M. Whitney offre de se charger de tout, à la seule condition d'une concession de terres. Il demande une largeur de 60 milles (97 kilomètres) tout le long de la ligne dans le désert, pour toute rémunération, s'engageant, en retour, à faire gratis le service des dépêches, le transport des troupes et des munitions de guerre. Il fait remarquer qu'à la faveur de ce chemin de fer, et moyennant des navires à vapeur sur l'Océan Pacifique, de New-York au port chinois d'Amoy, celui des cinq ports qui est le mieux placé pour les approvisionnements en thé et en soie, il n'y aurait plus qu'un trajet de 10,000 kilom. qu'on ferait en un mois, tandis qu'aujourd'hui on doublant le cap Horn, c'est une distance près de 27,000 kilom., qu'on met trois mois et demi ou quatre mois à parcourir. Le Mémoire de M. Whitney a été présenté au Congrès, qui sans doute ne le prendra point en considération. Nous citons ce projet cependant non seulement parce que c'est un trait de mœurs tout à fait caractéristique, mais encore parce qu'il indique à quel point l'idée de se jeter sur l'Orégon est populaire aux États-Unis. Dans quelles proportions, en effet, ne faut-il pas que les populations soient prêtes à s'y ruer, pour qu'un spéculateur qui passe pour un homme sérieux ait formé un pareil dessein ?

De ce qui se passe aux États-Unis, une conclusion ressort qui est bonne à signaler partout, même en France, et qui rendrait l'Opposition plus sage, si elle avait le bon esprit d'en faire son profit. Non seulement au sujet du Texas, mais à l'occasion de l'Orégon, de grands embarras peuvent surgir de tous ces incidents pour le cabinet de Washington. Au fond du cœur on déplore à Washington la folie avec laquelle les citoyens se jettent sur l'Orégon ; mais le parti dominant et le Président actuel ont-ils qualité pour admonester les populations et les retenir dans leur émigration insensée, eux qui ont mis à la mode la doctrine de la domination universelle des États-Unis dans le Nouveau-Monde, eux qui n'ont réussi, lors de l'élection dernière, qu'en agitant parmi la multitude les idées de conquête au point de causer dans le pays un vé-

ritable délire ? C'est qu'il n'y a de succès digne d'envie que celui qu'on obtient en restant fidèle aux principes. Les victoires qu'on remporte en caressant ou en déchainant les folles passions du grand nombre ont toujours un cruel lendemain.

OUVERTURE

de l'Hippodrome de Paris.

Juillet 1845.

Tout au bout des Champs-Élysées, quand vous avez franchi ce vaste espace des fêtes, de la promenade, des élégantes oisivetés de chaque jour, plus loin que le bal Mabille, qui se cache dans son ombre coquette et profane, plus loin que le Cirque-Olympique, humilié et chagrin de sa déroute, vingt pas au delà de la barrière de l'Étoile, soudain, par enchantement, d'un coup de baguette, s'est élevé un immense amphithéâtre grand !... comme la moitié du Champ-de-Mars ! Aujourd'hui, à trois heures, cet immense amphithéâtre s'ouvrait au peuple de Paris. Vous avez vu par un éclatant soleil, l'amphithéâtre de Nîmes, ces hautes pierres solennelles, ces gradins qui montent jusqu'au ciel, ces bouches béantes qui servaient d'issus à la foule des maîtres du monde ; tout au bas, le gradin des sénateurs et des hommes consulaires, gradin abrité contre l'orage et contre le soleil ; tout là-haut, très reconnaissable à ses armes parlantes, le gradin des courtisanes, placé entre le ciel et la terre, afin que chacun les pût voir dans leur plus galant et leur plus magnifique appareil. Eh bien ! cette ruine d'un grand spectacle à l'usage d'un grand peuple, nous en avons l'ombre aujourd'hui. Cet hippodrome de bois et de carton, étincelant de mille couleurs, plein d'air, d'espace, de soleil, de caprices, est une image lointaine de ces édifices impérissables que s'élevait à lui-même le peuple éternel. A chacun ses arènes ! Les Romains les voulaient en marbre et en pierres de taille ; nous autres nous sommes moins solennels dans nos jeux, et pourvu que nous ayons beaucoup d'espace, d'ombre, de lumière, un beau peuple tout paré, de vieux arbres à l'épaisse verdure, une musique sonore, des émotions faciles ; pourvu que nous soyons bien assis, en bonne compagnie et pour très peu d'argent, après nous le déluge, nous sommes contents ! et Messieurs, nos petits-neveux se bâtiront des arènes comme ils l'entendront.

Figurez-vous un cirque, immons vingt fois le Cirque des Champs-Élysées. On entre par cinq ou six portes, et chacune de ces portes on la prendrait pour la porte Saint-Denis. À peine entrée la foule se répand sur ces gradins sans nombre, et c'est déjà pour elle un spectacle de se voir, de s'entendre, de s'applaudir. Tout à coup les fanfares se font entendre et le spectacle commence. Pour cette fois vous avez de vrais hommes, de vrais chevaux, de vraies amazones, un vaste champ, un vrai *laissez-courir* ! Il ne s'agit plus de virer et de tourner sur soi-même au petit trot d'un bonhomme de cheval pousif, c'est maintenant, au contraire, qu'il faut avoir du souffle, et du feu et du cœur, frapper du pied la terre, et dire : *Allons !* comme le cheval de Job ; chacun pour soi et l'espace pour tous. Les six amazones commencent la fête, et elles vont au grandissime galop, chacune irritée de la victoire promise. On parie pour, on parie contre, et cependant, rapides et légères, elles dévorent l'espace ; c'est un Chantilly animé, sérieux et pourtant féminin. On les voit, on ne les voit plus, rien ne les arrête, donc on ne craint rien pour elles.—Viennent les hom-

mes à leur tour, et figurez-vous un vrai Champ-de-Mars ; la casquette bleue ou la toque rouge, la veste émeraude ou la veste amaranthe. Là aussi la victoire ne dépend que d'une demi-tête de cheval.

Les amazones évanouies, arrivent les va-nu-pieds de l'arène qui se disputent le prix de la course à pied. C'est de l'antiquité tout pure ; mais, véridique historien, nous devons dire que les Grecs assemblés auraient sifflé ces lourdauds essouffés au premier bond. Qui ? ces hommes-là des coureurs ? Ces braves gens qui veulent courir sur les traces d'Atalante, de Camille, ou d'Achille aux *pieds légers* ? Pas un d'eux n'eût apporté en pleine Athènes et tout d'une traite, l'immense nouvelle que la Grèce avait vaincu à Marathon.—« Nous sommes vainqueurs ! »—Il expire. Il avait marché plus vite que l'aigle ne vole dans le ciel !—Ou bien ce galant coureur du comte d'Artois, lesté comme le bel Aristée, la tête ornée de plumes, la canne à pomme d'argent, les bas de soie aux deux jambes, la boucle d'or au soulier et les poches remplies de billets doux. Celui-là venait de Versailles à Paris en moins de cinquante minutes ; il eût battu le chemin de fer par-dessous la jambe. Voilà des coureurs ! Mais ces bonnes gens que vous nous montrez, les écoliers de *Louis-le-Grand* n'en voudraient pas pour faire une partie de barres !—Heureusement nos lutteurs s'arrêtent, n'en pouvant plus ; et soudain voilà des Arabes et des Bedouins de la plus fringante espèce qui s'abandonnent à toutes leurs fantaisies. N'y regardez pas de si près, ce sont des Bedouins de Decamps ; ils montent de sougueux petits chevaux qui bondissent comme des collines, ils arrivent bride abattue laissant leur coursier obéir au vent qui l'emporte. Voici à coup sûr le terrible Abdel-Kader, reconnaissable à son horrible grimace et menaçant le ciel de son panache ; il va comme la tempête, il est suivi de ses éclairs ! Ces Africains, ce sont des singes ! Troupe équestre par excellence ; il a fallu bien des coups de cravache et bien des morceaux de sucre pour arriver à ce résultat incroyable d'une pareille calvade. Que d'éclats de rire ! que de bonnes grimaces ! que de gaité !

Ceux-là partis, l'arène se hérissé de broussailles ; les difficultés et les haies surgissent de toutes parts.—Voilà la course des haies ! Pour disputer le prix de la course, se présentent six jeunes femmes très sveltes, très animées, et elles y vont de grand cœur. Au galop donc ! Et les haies sont franchies, et l'espace est vaincu, et ces belles robes flottantes, ces belles couleurs variées, ces chevaux, artistement détachés, ces écharpes, ces joues brûlantes, ces regards animés, ces têtes échevelées, ces bonnets foulés aux pieds, toute cette cohue animée, vivante, réelle, nous rappellent les grandes émulations du Bas-Empire : —La faction des bleus, la faction des verts.— A l'Hippodrome, c'est la faction des blancs qui l'emporte. *Evoe !* Et si elle a le prix, c'est que la jeune femme l'a bien gagné !

Que nous aurions voulu voir dans ce vaste espace, libre de s'abandonner à ses inspirations et de pousser son cheval en avant, cette belle Caroline du Cirque-Olympique ! le roi des amazones, la reine des écuyers ! Avec quelle joie elle eût franchi l'espace ! avec quel enthousiasme elle eût conduit *Rutler* ou *Piarella* au but lointain ! En effet, un beau cheval bien monté, et mené haut la main dans cette vaste arène, sera toujours l'épisode le plus applaudi et le plus digne de louange ; c'est là, au reste, le mérite de ces nouveaux exercices, presque tout ce qu'on y fait est vrai, et ce qui n'est pas vrai y devient impossible, tout cela paraît faux, puéril, mesquin.